

—Vous allez aux Huttes, Suzanne; est-ce que vous avez quelqu'un à y voir.

—Assurément.

—Et c'est... bien pressé?

—Pourquoi me faites-vous cette question?

—Excusez-moi, Suzanne; c'est juste, je n'ai pas le droit de vous interroger.

—Vous venez probablement de voir la vieille Manette, reprit Suzanne; dans ce cas, vous pouvez me dire si elle est chez elle; je vais aussi faire une visite à la sorcière.

—Ah! c'est chez Manette que vous allez?

—Oui.

—Suzanne, elle vous parlera peut-être de moi.

—Je sais d'avance que ce ne sera pas en mal, car elle vous a en grande amitié.

—C'est vrai, et tout à l'heure encore...

—Est-elle de bonne humeur aujourd'hui?

—Manette est souvent triste et soucieuse; mais elle sait cacher ses douleurs inconnues lorsqu'il s'agit des autres. Suzanne, est-ce un conseil que vous voulez lui demander?

—Peut-être.

—Je ne sais pas ce qu'elle vous dira; mais écoutez Manette, ayez confiance en Manette.

La jeune fille laissa errer sur ses lèvres un sourire singulier.

—Suzanne, reprit Georges, faisant un grand effort sur lui-même, vous savez que je vous aime!

—J'ai assez de mémoire, répondit-elle froidement, je n'ai pas oublié que vous me l'avez dit.

—Vous le croyez, n'est-ce pas.

—Je n'ai pas entendu dire que vous fussiez un menteur, répondit-elle.

—Et elle se mit à rire.

Ce rire produisit sur le jeune homme l'effet d'une raillerie amère.

—Suzanne reprit-il d'une voix tremblante, je désire causer avec vous, j'ai besoin de vous ouvrir mon cœur.

—Croyez-vous que ce soit bien utile? dit-elle, en faisant tomber ses paupières sur ses yeux. Dans tous les cas, ce n'est pas sur ce chemin, les pieds dans la neige, que je puis vous écouter et vous répondre.

—C'est vrai; aussi n'avais-je pas l'intention de vous retenir.

—Je vous en sais gré, fit-elle avec une pointe d'ironie qui échappa au jeune homme.

—Suzanne, resterez-vous longtemps aux Huttes? lui demanda-t-il.

—Le temps de causer avec la rebouteuse.

—Alors, dans une heure vous serez de retour à Marangue?

—Je l'espère.

—Suzanne, j'entrerai dire bonjour à madame Vernier et à Georgette. Si cela ne doit pas vous contrarier, j'attendrai votre retour.

—Comme vous voudrez, répondit la jeune fille, dont les sourcils se froncèrent légèrement.

—A ce soir donc, Suzanne, dit le jeune homme, en se rangeant sur le bord du chemin pour la laisser passer.

Suzanne continua à gravir la pente. Debout à la même place, le jeune homme la regardait s'éloigner.

—Mon Dieu, comme elle est belle! s'écria-t-il dans une sorte d'extase. Oh! oui, elle est belle, trop belle!

Puis au bout d'un instant, quand la jeune fille eut disparu:

—Que va-t-elle donc faire chez Manette? se demandait-il.

Il eut la pensée de remonter vers les Huttes et d'attendre Suzanne à l'entrée du chemin; comme cela, il aurait pu lui offrir son bras pour l'aider à descendre, et il serait revenu à Marangue en causant. Mais réfléchissant qu'il pouvait ainsi déplaire à la fière jeune fille et faire jaser les gens de Marangue qui pourraient les voir ensemble, il se décida à continuer son chemin vers le village.

Pendant ce temps, Suzanne arrivait aux Huttes et entra chez la rebouteuse.

—Oh! oh! fit la vieille, qui ne put cacher sa surprise, toi ici, chez moi! Est-ce que Gervaise est malade, ou Georgette?

—Du tout: ma mère et ma sœur se portent à merveille.

—Alors, je ne comprends pas. Tu es donc devenue bien hardie pour oser venir voir la sorcière?

—Une bonne sorcière, répliqua la jeune fille en souriant.

—Tu n'as peut-être pas toujours dit cela.

—Je vous assure, Manette, que je n'ai jamais pensé que vous fussiez une méchante femme. Mon père nous parlait souvent de vous, et il nous disait: "On ne connaîtra jamais la vieille Manette; ne croyez pas tout ce qu'on raconte, la rebouteuse est une bonne femme."

—Enfin, tu viens me voir; cela me fait plaisir. Tu as évidemment quelque chose à me demander, et j'ai, moi, quelque chose à te dire. Si tu étais arrivée un peu plus tôt, tu m'aurais trouvée, causant de toi, avec un jeune et beau garçon. Du reste, tu as dû le rencontrer dans le chemin des Huttes, s'il n'a pas eu la fantaisie d'aller passer sur le pont du ravin.

—J'ai rencontré en venant Georges Raynal.

—Eh bien, ma belle, c'est de lui que je te parlais. Est-ce que tu ne trouves pas comme moi que c'est un beau garçon?

—Je n'ai pas dit le contraire, Manette.

—A la bonne heure. Mais, vois-tu, Suzanne, la beauté n'est rien quand elle n'est pas accompagnée par les qualités du cœur. Regarde au mois de juin comme s'effeuillent les églantines: c'est l'image de la beauté. Après avoir brillé un instant, elle s'efface ou s'effeuille, puis plus rien... que le souvenir. Les qualités du cœur restent, elles ne meurent jamais. Crois-moi, Suzanne, c'est folie de trop compter sur ce qu'un souffle peut emporter.

"Cela me remet en mémoire le couplet d'une jolie romance que chantait souvent une belle jeune fille comme toi, une créole indienne, en se berçant dans son hamac sous un dôme de verdure.

"C'est une fleur, une rose ou une églantine qui parle à la jeune fille. Ecoute"

Et d'une voix faible, tremblotante, mais encore harmonieuse, elle chanta:

Ne comptez pas sur la jeunesse,  
Au printemps même on peut mourir.  
C'est bien souvent d'une caresse.  
Que le soleil vient nous flétrir.  
N'écoutez pas tous les langages,  
Fermez l'oreille aux mots flatteurs:  
Les papillons sont des volages.  
Voilà ce que m'ont dit les fleurs.

—Ah! reprit-elle, il y a longtemps que j'en ai fait autant; je viens d'oublier que je suis vieille, ce doit être la satisfaction de te voir. Suzanne, j'ai causé assez longuement avec Georges. Il m'a fait sa confession. Ah! le pauvre garçon il t'aime à en mourir! Je ne t'apprends rien, puisqu'il t'a fait l'aveu de son amour. Mais je me souviens que tu as quelque chose à me demander. Tout à l'heure je te parlerai de Georges. Dis-moi d'abord ce que tu attends de la vieille Manette. Je t'écoute.

—Manette, dit-elle, avant-hier soir vous m'avez prêté de superbes choses.

—Est-ce que tu n'as pas oublié déjà ce que j'ai dit?

—Non, Manette, et je pourrais, mot pour mot, répéter vos paroles.

—Et tu y penses?

—Oui, et en y pensant je réfléchis.

—Ordinairement, la réflexion éclaire la pensée. Suzanne, est-ce que tu crois réellement à ma prédiction?

—J'y crois. D'ailleurs, Manette, tout ce que vous m'avez annoncé, je l'avais vu déjà dans un rêve.

La rebouteuse tressaillit.

—L'autre soir, se dit-elle, j'ai commis une grande imprudence et je me suis laissé entraîner à faire une étude dangereuse.

—Manette, reprit la jeune fille, vous m'avez dit que j'aurais un jour une couronne sur la tête.

—Il y a plusieurs genres de couronnes.

—Vous m'avez dit que je serais reine.

—Il y a plusieurs sortes de royautés.

—Manette, quand je vous ai demandé si tout cela se réaliserait, vous m'avez encore dit: "Oui, et je voudrais m'être trompée."

—En effet, j'ai répondu cela.

—Je vous ai fait encore une question; mais vous avez refusé d'expliquer le sens de vos paroles.

—C'est vrai.

—A ce moment, Manette, quelle est votre pensée?

—Suzanne, je songeais aux folies du luxe, aux amertumes des grandeurs, au néant des vanités

humaines. Je pensais à Antoine Vernier, qui a vécu heureux à Marangue près de Gervaise, estimé et aimé de tous; je pensais à ta mère, à ta sœur, dont tu es aujourd'hui le soutien et l'espoir; je pensais à tes rêves ambitieux et à tes idées funestes, que je connais; enfin, Suzanne, je pensais à Georges Raynal qui t'aime ardemment, et je me disais qu'avec lui, dans une position modeste, tu trouverais sûrement le bonheur que tu chercherais vainement dans la réalisation de ton rêve.

"Suzanne, puisque tu te souviens si bien de mes paroles, tu ne dois pas oublier que je t'ai dit aussi: "Prends garde que ta destinée ne soit trop brillante." Suzanne, je te le répète: Prends garde!... Tu te déplaies à Marangue; ton regard se tourne sans cesse vers la ville du luxe et des plaisirs; c'est Paris qu'il te faut, c'est Paris que tu veux. Pour en conquérir une autre, tu perdras la plus précieuse de toutes les couronnes. Il y a des déceptions, des douleurs, des désespoirs jusque dans l'enivrement des fêtes mondaines.

"Encore une fois, Suzanne, prends garde!... Les idées malsaines qui te passent dans la tête et t'éblouissent te perdront; et pourtant, si tu le voulais, ton cœur pourrait encore te sauver. Mais il faudrait pour cela chasser les fumées qui t'enivrent, abandonner ton rêve et t'humilier dans ton orgueil; alors, reprenant possession de toi-même, tu sentirais vibrer les cordes sensibles de ton être.

"Depuis six mois seulement, Suzanne, comme tu es changée et quel effroyable rage s'est fait en toi! Ton mal, je le connais, je sais d'où il vient, je l'ai vu naître."

La jeune fille ébaucha un sourire et son regard devint interrogateur.

—Un jour que tu te promenais sur la route de Rancourt, reprit la rebouteuse, —c'était un dimanche de juillet, par une magnifique soirée, —tu te rangeas de côté pour laisser passer une calèche, dont les chevaux noirs, maintenus par le cocher, marchaient au pas. Il y avait dans la calèche quatre jeunes femmes, —des Parisiennes, belles, élégantes, superbement parées. —Tu les regardas avec envie. Les belles dames te virent aussi et furent frappées de ta beauté. Mais l'une d'elles te toisant avec dédain de la tête aux pieds, laissa tomber de ses lèvres ces mots: "Ce n'est qu'une pauvre paysanne!" Ces mots, Suzanne, tu les entendis, et moi aussi je les entendis, car j'étais à quelques pas de toi, assise derrière un buisson de roses sauvages.

"La voiture s'éloigna. Alors tu te redressas avec défi et je vis un double éclair jaillir de tes yeux. Je t'observais, Suzanne, et dans ton regard je traduisis ta pensée. Elle disait: "Vous êtes belles, mais moins belles encore que moi, et quand je voudrai avoir comme vous une calèche, de la soie, des dentelles, des bijoux, je les aurai..."

"Ensuite, tu regardas tes pieds chaussés de gros souliers, puis ton pauvre vêtement de paysanne sur lequel tes mains se crispèrent. En même temps ta bouche eut un sourire qui me fit frémir.

"Suzanne, c'est ce jour-là qu'a commencé ton mauvais rêve.

"Quelque temps après, tu rencontras un ami du comte de Rancourt, un jeune homme de bonne famille, riche, distingué, d'excellentes manières, et tu voulus savoir ce que pouvait ta beauté, quelle était la puissance de ton regard. Que t'a dit le baron de Manoise? Je n'en sais rien et je n'ai pas besoin de le savoir. Mais depuis que ce jeune homme t'a parlé, Suzanne, prenant le faux pour le vrai, ne voyant plus de bornes à ton ambition et affolée d'orgueil, tu es entrée plus avant dans ton rêve.

"Il te semble que rien n'est digne de ta beauté et que ce serait à peine assez de lui élever un autel.

"Et tu songes à quitter ta mère, ta petite sœur que tu aimais tant autrefois, pour t'ouvrir un nouveau sillon dans la vie et t'élançer vers l'inconnue en passant à travers les étourdissements de l'ivresse, foulant les fleurs sans parfum sous lesquelles se cachent la honte et les remords.

"Pendant qu'il en est temps encore, Suzanne, arrête-toi, ne va pas plus loin. Cesse de regarder en haut pour plonger ton regard en toi-même. Redeviens ce que tu étais naguère. C'est ici que sont les véritables joies, c'est ici que tu seras heureuse."